

## Inquiétudes et écriture

Lucie Lequin

---

Saint-Denys Garneau

Volume 20, numéro 1 (58), automne 1994

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/201153ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/201153ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

---

Éditeur(s)

Université du Québec à Montréal

ISSN

0318-9201 (imprimé)

1705-933X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

---

Citer cet article

Lequin, L. (1994). Inquiétudes et écriture. *Voix et Images*, 20(1), 219–223.

<https://doi.org/10.7202/201153ar>

## Inquiétudes et écriture

Lucie Léquin, Université Concordia

Au-delà de leur différence de genre et de style, un roman et trois recueils de nouvelles se rejoignent et parlent d'angoisse, d'inquiétude

et de mort. Pourquoi vivre sans espoir, comment affronter la morosité quotidienne, pourquoi ne pas mettre fin à la représentation, comment penser son rapport au monde en cette fin de siècle sombre? Qu'en est-il de l'éthique? Questions périlleuses, car un peu comme l'amour, elles trament l'écriture depuis longtemps. On observe cependant, surtout chez les jeunes auteur-e-s, l'importance récurrente de les sonder, à nouveau.

\*

\*\*

Dans la chambre numéro huit d'un hôtel bien ordinaire, situé à Laval, défilent, à tour de rôle, les personnages de *L'Emporte-clé*<sup>1</sup>, le deuxième roman de Monique Juteau. César Obenwassin, un métis à la recherche d'un lac, William et Tristane, d'éternels étudiants fuyant leurs études, et Lado, une jeune malade en cavale, sont réunis lors de leur passage dans la chambre numéro huit. Ils lisent tous *Êtes-vous un dérangé?* et sont en quête de leur paysage primal. Pleins de références intertextuelles et socioculturelles, ils ne pensent pas, mais transcrivent la pensée des autres. Ainsi, César ne sera jamais qu'un «transcripteur» (p. 164), malgré lui. Tristane et William essaient bien d'écrire le manifeste de l'homme en fuite, mais ils perdent la clé du cahier. Au fond, c'est Lado, la mésadaptée, qui apprend le mieux à poser des questions personnelles, même si elle ne sait pas y répondre.

Monique Juteau reprend des traits de notre société et un certain vocabulaire que l'on retrouve dans les formulaires de subventions, dans les best-sellers en psychologie, dans les hôpitaux, chez les intervenants (!) et dans les mémoires de littérature. C'est par le biais de l'humour, un humour un peu mordant, qu'elle s'interroge. Les titres des chapitres sont révélateurs d'une écriture et d'un ton inhabituels; par exemple: «Pour vous, le lac Toba, 376-0102» (p. 44) ou encore «On encercle souvent les arbres en ville» (p. 117). Si l'on sourit souvent, si l'on rit parfois, Monique Juteau ne veut pas amuser; par le biais de l'humour, elle pose plutôt un regard critique sur notre société et son avenir. La caricature qu'elle fait de la femme à deux têtes, ce monstre tendu entre deux versions d'elle-même, deux visions du monde, vise les médias qui exploitent la misère humaine à seule fin de hausser les cotes d'écoute. L'exposition farfelue, voire absurde, que prépare Bernard-Étienne Longpré-Ostiguy pour illustrer les interrogations de Lado n'est pas sans rappeler certaines expositions-concepts que seuls les initiés comprennent. L'humour de Monique Juteau est

parfois facile, mais, de façon générale, il entraîne les lecteurs et lectrices à définir autrement la vérité.

\*\*

Dans *Petites Fins du monde et autres plaisirs de la vie*<sup>2</sup>, Danielle Roger s'interroge sur la solitude et le désespoir de l'être moderne, souvent appelé à jouer l'être heureux, à représenter le bonheur, alors que le cœur pleure l'absence de tendresse et appelle, malgré tout, l'espoir. Par le biais de petits textes, parfois à peine quelques lignes, dans un style sobre, simple et dépouillé, Danielle Roger parle de la femme seule, de la « fille à risque » (p. 49), de la femme suicidaire, de celle qui, pour « penser "positif" » (p. 34) se console de ne pas devoir utiliser les couches pour adultes incontinents, de la fille « désenchantée, mais hélas, toujours vivante » (p. 72). Ces femmes esseulées rêvent « absurde » (p. 73), « jaune » (p. 47), « dur » (p. 24), où encore n'ont pas accès à leur propre rêve: « J'entre dans le rêve de mon père. Pitoyable! Non, je ne suis pas encore allée jusqu'au bout de la compassion. » (p. 52) Les hommes aussi sont fragiles, seuls et, comme les femmes, en représentation. Spectacle oblige! Ni la femme ni l'homme ne doivent révéler leur misère de vivre; il faut jouer: « Oui je dirai tout. Mais autrement. Je leur servirai la version ultra-légère. Et le pire, c'est qu'ils me croiront. » (p. 30)

C'est le règne du mensonge, du « tout va bien »; tout pour créer l'illusion d'être à l'abri de soi et de l'autre. Lè ton dur, incisif et ironique séduit. Au détour d'une phrase, d'un récit, d'un personnage à peine esquissé, le mal sans nom, la meurtrissure quotidienne qu'est devenue la vie, prend forme, en instantané, sans apitoiement. Pourquoi vivre ou survivre? C'est que la narratrice de Danielle Roger continue de se demander s'il y a une sortie de secours.

\*\*

Sept nouvelles composent *Nous avons l'âge de la terre*<sup>3</sup>, le premier livre de Lynn Diamond. À part « Le pardon » qui ne fait que quelques pages, les nouvelles, assez longues, renvoient à une tranche de vie ou à un moment de vérité. Ces histoires de mensonge, de silence, d'abandon, de trahison ou de vengeance échappent au temps; seuls comptent le moment narré, le moment de prise de conscience et le poids du destin. La peur dans ses multiples formes traverse le recueil et lui

donne une certaine unité. J'ai particulièrement aimé la première et la dernière nouvelle, et «La vague». La nouvelle «Alice Alice» me semble la moins convaincante.

La première, «Le coupeur de légumes», narrée par un «je» masculin, un jeune homme «hyperactif du cerveau» (p. 22), raconte la folie et la relation du personnage avec sa mère. C'est la peur de part et d'autre et jamais ils ne se regardent dans les yeux. Une nouvelle intense de silence et de solitude. Dans «La vague», un homme trahi, approchant la quarantaine, découvre dans les yeux d'une jeune femme qui l'aime ce qu'il n'aura jamais plus: «Des yeux noirs qui appellent quelque chose qu'il n'aura jamais plus. Et il ne voit plus que cet appel sur la mer qui écume» (p. 108). Plutôt que l'évitement du regard, c'est ici le regard qu'on affronte, sans ciller, le regard qui parle, fait mal et porte une vérité. Dans «Mariendbad», une photo, l'annonce nécrologique de Marie, unit trois femmes qui n'ont pas su empêcher Marie de se suicider. Souvent et pendant des années, la narratrice regarde cette photo pour comprendre et continuer à vivre. C'est dans cette nouvelle que le titre du recueil prend son sens. Marie était persuadée que chacun porte le monde en soi: «Je crois que chacun de nous est une poussière de siècles; je crois que nous avons l'âge de la terre.» (p. 117) Une nouvelle sur l'angoisse et la rage de vivre. À lire Lynn Diamond, en dépit de quelques faiblesses, l'on sent un souffle prometteur; elle sait créer des atmosphères denses où le mal-être sévit, où parfois, impulsivement, l'on détruit l'autre sans raison. Une jeune écrivaine à suivre.

\*  
\*\*

La majorité des vingt nouvelles des *Prophètes*<sup>4</sup> de Sylvain Trudel touche différents types de mort et joue avec le sacré. Il est question de vie terrestre et de vie éternelle; on y refait la création du monde et une nouvelle version de la Bible. La famille et l'enfance sont aussi des thèmes récurrents. J'ai trouvé le recueil inégal; le sacré, par exemple, manque parfois de profondeur; la nouvelle tourne court. Je pense notamment à «Neige de juillet» où mort et miracle occupent tout l'espace. Le glissement d'un fait réaliste (la mort d'un enfant) vers le fantastique relève davantage, il me semble, d'un miraculeux devenu désuet. Si l'on pouvait reculer dans le temps, à l'époque où les miracles alimentaient la foi, l'on ferait lire cette nouvelle aux élèves, dans les cours de religion. Étant donné la qualité générale du recueil et le nombre de nouvelles, il me semble que l'éditeur aurait pu suggérer à

l'auteur de retirer les quatre ou cinq nouvelles à *l'eau de religion*, car le sacré et le merveilleux s'éloignent des références à la religiosité. Enfin, la culpabilité, qui, en soi, n'a pas d'âge, est souvent à saveur chrétienne, une saveur d'après-guerre qui étonne chez un jeune auteur.

Néanmoins, dans la plupart des nouvelles, l'écriture est fine, la structure, solide et efficace, les strates de sens se superposent, le fantastique, s'il est présent, captive et les émotions sont convaincantes. «La tristesse de Monsieur Roy», «Le tueur de crapauds», «Le thaumaturge», «Le vendeur de mobiles», «Le cerisier d'étoiles», «Les prophètes», entre autres, vont plus loin et font rêver. L'effet, particulièrement réussi, du concours des dernières paroles («Mourir de la hanche») et du silence solitaire et meurtrier de «La nuit impériale» reste longtemps après la lecture. C'est la qualité que j'aurais aimé retrouver dans chaque nouvelle.

- 
1. Monique Juteau, *L'Emporte-clé*, Montréal, VLB éditeur, 1994.
  2. Danielle Roger, *Petites Fins du monde et autres plaisirs de la vie*, Montréal, Les Herbes rouges, 1994.
  3. Lynn Diamond, *Nous avons tous l'âge de la terre*, Montréal, Triptyque, 1994.
  4. Sylvain Trudel, *Les Prophètes*, Montréal, Quinze, 1994.